

MON ÉCOLE

Il n'est pas dans mes intentions de vouloir plagier Emile Moselly dans un de ses nombreux ouvrages où il évoque avec talent et un brin de nostalgie son bonheur d'être allé à l'école, à l'école de son village, précisément à Chaudeney-sur-Moselle, dans lequel il a passé une grande partie de sa jeunesse. Mais si je peux me permettre d'évoquer ce grand écrivain régionaliste, c'est parce que moi aussi, j'ai eu la chance de fréquenter en primaire ce même établissement.

C'était un bâtiment tout en longueur qui épousait la forte déclivité de la rue, abritant à la fois, au rez de chaussée, la mairie et à l'étage l'école. On y accédait par une grande porte donnant sur un préau couvert dans lequel pendait une grande corde qui servait pour les exercices de gymnastique. Contigu, un cagibi où était entassé le bois de chauffage fourni par la municipalité, en prévision des longues journées d'hiver. Un escalier en bois menait directement à la classe, dans laquelle trônait un énorme poêle. Une petite bibliothèque partageait le fond de la salle avec des cartes murales, toutes en couleurs, où était mentionné les noms des grandes villes et départements de France. À l'opposé, le bureau du maître, perché sur une estrade, et un grand tableau noir à bascule reposant sur deux lourds trépieds. De grandes baies vitrées donnaient sur la rue et la place aux marronniers, qui servait de cour de récréation.

Le savoir nous a été dispensé par notre instituteur, un homme sévère qui tenait de main de fer sa classe mixte, contrairement à celles des grandes villes ou de certains villages, allant du cours moyen jusqu'au certificat d'études primaires. De haute taille, il portait une blouse grise qui descendait jusqu'aux mollets. De son bureau, il dominait toute la classe, étant à même de surprendre l'élève dissipé. Avec une précision remarquable, il lançait un bout de craie en direction de l'étourdi, manquant rarement son but. Le jet de ce projectile improvisé avait pour conséquence de ramener toute l'attention sur la leçon du cours. Tous les matins, en arrivant en classe, nous découvrions,

inscrite au tableau noir, une devise d'instruction civique que nous devions ensuite, après avoir reçu les explications, recopier sur le cahier du jour. Venaient ensuite la dictée suivie de la grammaire, puis le calcul. Les leçons de géographie et d'histoire occupaient l'emploi du temps de l'après-midi. Parfois, notre brave instituteur allait quérir dans la bibliothèque un livre et nous faisait la lecture. Moment délicieux où chaque phrase était ponctuée de diverses intonations de voix. Nous goûtions ainsi aux charmes de l'aventure et notre imagination voyageait au gré des pages. Nous aurions bien voulu que la chèvre de monsieur Seguin, éprise de liberté, malgré les recommandations répétées, puisse se libérer des dents cruelles du grand méchant loup, mais la tentation de vouloir gravir la montagne était trop forte et la fin devenait tragique. Alors, un grand sentiment de désespoir envahissait toute la classe, à la fermeture du livre. Lorsque l'on est enfant, on aime bien les histoires qui se terminent bien.

Seule la maladie pouvait nous retenir à la maison, loin de la classe. Il fallait alors supporter, en cas de grippe et de forte fièvre, les cataplasmes à la graine de moutarde et les ventouses que ma mère appliquait consciencieusement sur tout le corps, afin d'extraire le mal, disait-elle, laissant leurs empreintes durant plusieurs jours. Il fallait donc souffrir ces affres pour pouvoir bénéficier de quelques jours de congés supplémentaires. Bien recroquevillé au fond du lit, un gros édredon sur le ventre, j'imaginai mes camarades plancher sur les problèmes et les dictées. De temps à autre, ma mère venait s'enquérir de ma santé alors que je m'efforçais de faire sortir de ma gorge de gros glaires ou une toux sonore qui pourraient me maintenir quelques jours de plus dans cet état de léthargie bienfaisante.

Notre instituteur avait trouvé une idée originale pour nous encourager dans nos études. Il avait institué les exemptions, petits cartons sur lesquels figuraient outre son tampon et sa signature, la mention « exempté ». Si les mauvaises notes donnaient droit à des punitions, sous forme de devoirs supplémentaires, en revanche les exemptions

levaient de fait, la sanction. Je dois bien avouer que je rencontrais quelques difficultés pour maintenir à flot mon capital dans le positif, jusqu'au jour où notre maître invita chaque élève à choisir dans la bibliothèque un livre. Après la lecture, nous devions, en quelques pages faire la synthèse de ce livre sur le cahier du jour. Sans grande conviction, je choisis *Sans famille*. Dès le début de la lecture, je fus subjugué par les aventures de ce petit garçon vendu par ses parents à un colporteur, qui m'entraînaient dans des rêves les plus fous. La soif de découvrir la suite du roman m'incita à lire aussitôt *En famille*. Quelques jours plus tard, je remettais le condensé de ces deux volumes qui me valut, oh divine surprise ! un gain de dix exemptions. Ainsi, grâce à Hector Malot et aux héros de ses romans, je venais de faire fructifier, de façon non négligeable, mon capital.

Si notre maître était sévère, quelques camarades irréductibles n'en avaient cure et une sorte d'armistice semblait être passée entre l'instituteur et eux.

Le **Loulou** qui venait en classe après avoir attrapé au vol des hannetons gardés précieusement dans une boîte. Avec quelques allumettes, de la pâte à modeler, il confectionnait de petites charrettes auxquelles étaient attelés les insectes, après avoir pris soin de leur arracher les ailes. Les pauvres bêtes couraient sur la table tel Ben Hur, sur son char, dans les arènes romaines.

Le **Gilles** qui découpait son cartable pour confectionner des sacoches de pistolets afin d'imiter Lucky Luke -l'homme qui tirait plus vite que son ombre-, dont les bandes dessinées faisaient fureur parmi les copains de classe.

Le **Marcel** qui, sous la table, jouait au yoyo avec une boîte de cachous fixée à un élastique. Lorsque celui-ci venait à se rompre, la boîte roulait dans les travées des tables. Alors, notre instituteur invitait le Marcel à jouer du yoyo, face à la classe, durant tout le cours, sous la risée des élèves. L'élastique fatigué cassait régulièrement, tant et si bien qu'à la fin de la leçon, ce n'était plus qu'une boule de nœuds.

Si je présentais de bonnes aptitudes pour les rédactions, l'histoire, la géographie, en revanche, j'avais pas mal de lacunes en mathématiques avec

pour conséquence de me reléguer irrémédiablement dans le milieu du classement. D'ailleurs, à l'époque, ce terme de mathématiques nous était inconnu, nous parlions plutôt de calcul et de problèmes. À chaque fin de mois, il fallait supporter la remise du bulletin de notes sur lequel figuraient également les appréciations du maître d'école. Instant difficile, au moment de le faire valider par les parents, jusqu'au jour où -oh surprise !-, l'appréciation de mon maître m'apparut des plus élogieuses. Tout à ma joie, je me précipitai à la maison guettant avec impatience le bruit de la moto de mon père de retour de son travail. L'excitation était à son comble quand celle-ci déboucha au bas de la côte. Sans attendre que mon père enlève son casque de cuir qui enserrait son crâne, je lui tendis mon précieux trophée, en disant :

- « Papa, j'ai une bonne appréciation en problème ce mois-ci ».

Attendant les félicitations d'usage, je vis avec stupeur le visage de mon père se déformer par une grimace, puis l'entendis lire à haute voix l'appréciation portée sur le bulletin : **Résultats problématiques**. Posant le bulletin de notes sur le tan sad de la moto, mon père d'un air grave m'interrogea pour savoir si je connaissais la définition de ces deux mots. Face à mon ignorance et pensant qu'il s'agissait de bons résultats en problèmes, je vis son visage se détendre et même esquisser un léger sourire. Quelle désillusion lorsque je dus convenir de m'être lourdement trompé. Cependant, par ma naïveté, je venais d'échapper à une sérieuse remontrance.

Très souvent, lors des dictées, récitations ou lectures, notre maître ouvrait le livre qu'il tenait en permanence sur le coin de son bureau : *Le Rouet d'Ivoire*, dans lequel Emile Moselly décrivait avec amples détails et passion la vie rurale de son temps. *Fantasmagorie*, *Bonne Dame*, *Colin Michaud*, *La Cheminée Lorraine*, mais le chapitre qui retenait le plus mon attention était sans conteste *Mon Ecole*. Je me voyais assis près de la fenêtre, sans doute à la place occupée bien avant moi par cet illustre écrivain. Comme lui, je pouvais voir les chalands glisser sur les eaux de la Moselle, non plus propulsés depuis longtemps par des voiles, mais par de puissants moteurs diesel, les chariots brinquebalants frôlant les murs de l'école, chargés de gerbes de blé sur lesquelles étaient juchés les moissonneurs, qui nous

saluaient au passage sur la place aux marronniers, qui depuis toujours servait de terrain de jeux pour tous les enfants du village.

Les vacances d'été débutaient vers le 14 juillet, fête nationale, avec l'immuable rituel de remise des prix. En fonction de la météo, celle-ci se déroulait parfois sur la place de la mairie. Une estrade était alors dressée sur laquelle prenaient place les membres du Conseil municipal. Dans des envolées lyriques, le premier magistrat déclamait les mérites de la connaissance et de la réussite par le travail puis laissait la parole à un enfant du village qui s'était distingué dans ses études et sa vie : un simple porteur de plis qui, à force de courage et de ténacité était devenu président des messageries de France, un chirurgien reconnu sur la place publique ou un professeur technique parvenu à ce stade après des études du soir. Une grande fébrilité gagnait alors les élèves à l'annonce de leur nom pour venir chercher leur récompense, tout en recevant les félicitations de la part d'un élu, certains faisant plusieurs fois la navette pour venir recevoir leur trophée. En

recevant le prix de rédaction, un magnifique livre de Frison Roche, guide de haute montagne, journaliste, conférencier, officier de liaison, entré en résistance auprès des FFI durant la seconde guerre mondiale et grand écrivain, je ne savais pas, à la lecture de son livre, « Premier de Cordée », que celui-ci allait provoquer en moi le désir profond de découvrir, quelques années plus tard, le spectacle grandiose des sommets enneigés, principalement dans la vallée du Haut Queyras, parcourant durant les vacances d'été tous les sentiers de grandes randonnées .

Cher instituteur, comment pourrais-je oublier votre droiture, l'esprit qui vous animait afin de faire de nous, gamins de la guerre plus enclins à courir la campagne plutôt qu'à apprendre nos leçons, des élèves désireux de s'ouvrir sur le savoir et la connaissance. Vous ne saurez jamais ce que les enfants de ma génération vous doivent.

Recevez à titre posthume, toute ma reconnaissance.

Pierre BOUCHOT

